

2e partie L'écran scolaire

Patricia Robin

Number 297, July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78780ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robin, P. (2015). 2e partie : l'écran scolaire. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 40–42.



The Breakfast Club



Carrie

2^{ème} partie L'écran scolaire

La première partie de cette étude ludique, parue dans le précédent numéro, se terminait à la fin de l'enfance sur les bancs d'école, passage obligatoire des sociétés occidentales. Il y avait surtout été question de l'époque française d'avant Mai 68 où les vieilles méthodes d'enseignement du primaire sont apparues, sous l'œil des réalisateurs, coercitives et pénibles, astreignantes et parfois troublantes. Les films d'alors représentent l'amertume ressentie et tentent de régler quelques comptes avec l'institution et les professeurs, maux nécessaires à l'apprentissage, tout en mettant en scène la pédagogie et les relations maître-élève, claustration quotidienne en attendant les vacances.

Patricia Robin

L'ÉCOLE, C'EST SECONDAIRE...

L'adolescence, avec toute sa fureur hormonale, donne lieu à une démonstration cinématographique plus effervescente. Des enjeux personnels autant que l'affirmation de soi poussent les protagonistes à s'affronter, à se prouver leur valeur et à éprouver des sentiments nouveaux imposés par leur corps en pleine révolution. À travers le maelström d'émotions qui les agite, il faut pourtant poursuivre sa formation. On reconnaît, dans le film culte des années 1980 *The Breakfast Club* (1985), le travail en profondeur exercé par le scénariste et réalisateur John Hughes pour définir ces propositions. En retenue tout un samedi, cinq adolescents de *high school* de banlieue américaine de milieux différents se côtoient en un huis clos, dans la bibliothèque, sous la supervision d'un professeur aigri. Ils doivent écrire un texte précisant qui ils croient être. On y retrouve une précieuse (Molly Ringwald), un délinquant (Judd Nelson), un sportif (Emilio Estevez), un brillant (Anthony Michael Hall) et une mythomane (Ally Sheedy). Malgré les différences et à force d'affronts, de confessions, de crises et de séduction, ils sortent indemnes de leur punition, convaincus que l'avenir leur appartient.

Ce constat sur la génération des adolescents des années 1980 propose une vision assez juste des stéréotypes véhiculés dans les films se déroulant dans les polyvalentes américaines, sans le brouhaha des corridors flanqués de casiers bruyants, les fanfaronnades de l'équipe de football et de sa troupe de blondes

pom-pom girls, les intimidations où personne n'intervient. A contrario des *American Graffiti* et de la série des *American Pie*, ne mettant en exergue que la grande bêtise des diplômés américains, *The Breakfast Club* soulève une réelle réflexion sur cette jeunesse de fin de siècle désireuse de s'affranchir du marasme dans lequel on les maintient familialement et socialement. C'est ainsi que dans *Footloose* (Herbert Ross, 1984; repris par Craig Brewer, 2001), un amoureux de rock se voit abroger son droit de l'écouter. Il crée une radio clandestine pour diffuser cette musique proscrite par une communauté pieuse et réactionnaire typique d'une Amérique convaincue du bien-fondé de ses valeurs archaïques et droites. Populaire et conscient du pouvoir de la communication, Ren (Kevin Bacon) réussit à transmettre son désir de contrer l'autorité religieuse et scolaire, et d'encourager la tenue du bal de finissants où le rock pourra régner. Chez les Nord-Américains, cet événement est une fin en soi, l'apogée d'une réussite, l'entrée dans le monde des adultes et la levée des interdits. Plusieurs films destinés à un public adolescent ou aux nostalgiques de la période varient les scénarios autour du thème, mêlant alliances et confrontations jusqu'à la soirée anticipée. À la fin des années 1970, une production se démarque et illustre de façon dure et sans équivoque la méchanceté des adolescents entre eux : *Carrie* (Brian De Palma, 1976). Blessée au plus profond d'elle-même au couronnement de son bal, Carrie (Sissy Spacek) saura faire comprendre à ses congénères le sens du mot « conséquence ».



BON PROF, BAD PROF

Pour ce qui est du lieu d'apprentissage, le décor demeure semblable: les enseignants, descendus de leur promontoire, sévissent toujours devant le tableau à l'avant de la classe; les tables remplacent les pupitres. Cependant, les élèves qui les occupent font preuve d'une irrévérence et d'une nonchalance propres à leur âge, narguant des professeurs de plus en plus désabusés, incapables de maintenir la discipline, au bord de la crise de nerfs. Et le phénomène est notable de part et d'autre de l'Atlantique, rendant uniformes les caractéristiques de l'étudiant adolescent. Tant en Europe qu'en Amérique, l'ado se targue de défier l'autorité. Entouré de ses pairs, il constitue une forteresse d'indifférence face à la connaissance. Au cinéma, on s'intéresse davantage à ce spécimen puisque c'est lui qui donne les éléments scénaristiques pour créer des rapports de force qui alimentent l'imaginaire des réalisateurs et favorise l'engouement des spectateurs. Pour contrer ces agitateurs, on fait appel à des remplaçants spartiates comme dans *The Substitute* (Robert Mandel, 1996) ou à des indifférents comme dans *Bad Teacher* (Jake Kasdan, 2012). En Allemagne, on retrouve le même type d'approche avec, cette fois, un repris de justice dans *Un prof pas comme les autres* (Bora Dagtekin, 2013). Pour récupérer son magot sous le gymnase, il se fait engager comme professeur et réussit, en confrontant sa classe aux conséquences réelles du décrochage.

HORMONES EN DÉLIRE

À cette époque où les sentiments confus et le désir d'expérimenter prime sur tout, on retrouve aussi plusieurs films où le professeur se débat avec les assauts répétés d'une étudiante amoureuse comme dans *Noce blanche* (Jean-Claude Brisseau, 1989), mettant sur la sellette l'intégrité du tuteur et les risques d'inculpation pour pédophilie. Chez les cousins français, le thème tient davantage du fantasme de l'homme mûr réussissant encore à séduire une jeune fille. Il faudra une

Annie Girardot, dans *Mourir d'aimer* (André Cayatte, 1971), pour donner la place à une enseignante dans pareil imbroglio. Chez les Anglo-saxons, un sujet similaire s'exploite, entre autres, dans *Notes on a Scandal* (Richard Eyre, 2007) ou *The Reader* (Stephen Daldry, 2008). Dans une tout autre dynamique, un fait divers français illustré dans *17 Filles* (Delphine et Muriel Coulin, 2011) relate l'histoire d'un lycée côtier dans lequel dix-sept jeunes femmes pubères décident de tomber enceintes en même temps pour former une communauté de mères autonomes et créer ainsi un nouveau modèle de société. Libres de leur corps, ces adolescentes mettent en émoi tant la direction du lycée que les parents et les géniteurs, inconscients du projet de leur « coup d'un soir ». Refaire le monde fait partie des ambitions de ces années de puberté. Les réalisateurs et réalisatrices ont su le communiquer à différents niveaux, inspirés de leurs propres rêves et déceptions ainsi que de ceux de plusieurs générations.

APPRENDRE À LA BAGUETTE

Et la magie de l'apprentissage dans tout ça ? On la retrouve, entre autres, à Poudlard, dans les adaptations cinématographiques des huit romans de J.K. Rowling, commençant par *Harry Potter and the Sorcerer's Stone* (Chris Columbus, 2001) relatant les aventures rocambolesques de l'enfant doué et de ses camarades de classe. La série de films suit l'évolution du tout jeune Harry au sein de la communauté où il étudie des matières hautement plus fantastiques que celles de l'école conventionnelle. Plus axé sur la formation par les maîtres, Poudlard est un nid de magiciens qui apprennent à contrôler leurs facultés. Harry, par ses expériences, évolue au fil des épisodes, retenant chaque fois des leçons essentielles. Ici, évidemment, l'environnement d'apprentissage dépasse de loin les décors habituels d'école, de pensionnat ou de lycée, et les devoirs y sont nettement plus distrayants. L'univers reproduit dans la saga n'exclut pas la croissance des élèves et des changements qui s'opèrent chez eux. On a connu le petit Harry sauvé d'une famille d'accueil plutôt dysfonctionnelle pour ensuite l'accompagner en vue de débusquer les assassins de ses parents. Les bons et les méchants s'affrontent autant à l'extérieur de l'institution qu'à l'intérieur de ses murs. On retrouve les mêmes animosités, les mêmes confréries, les mêmes amitiés indéfectibles que dans les scénarios se déroulant en milieu scolaire, aventures extraordinaires en bonus.

LES FACULTÉS D'APPRENTISSAGE

Une fois le diplôme de lycée, de cégep ou de *high school* en main et le bal de promo passé avec ses émois, ses danses lascives et ses beuveries endiablées, la scolarité départage les individus pour envoyer une partie d'entre eux sur le marché du travail et l'autre dans les facultés universitaires. Chez nos voisins du Sud, on remarque plusieurs films prenant place au cœur des académies de médecine et de droit comme en font preuve *Patch Adams* (Tom Shadyac, 1998), *Gross Anatomy* (Thom Eberhardt, 1989) ou *Legally Blonde* (Robert Luketic, 2001). Dans la plupart, c'est la jungle, la prise du territoire intellectuel, la performance à tout prix, la volonté de se démarquer du lot pour finir en tête de peloton avec mention spéciale. Ici, les faibles et les minables se retirent, alors que les forts s'entredéchirent pour arriver premiers. Métaphore du marché de l'emploi américain,

microcosme des milieux visés, l'université ne fait pas de quartier, tant chez le corps professoral que chez ses ouailles. Les jeux de coulisses y sont nombreux et les charités parentales font parfois pencher la balance d'une justice peu probante. Mais comme il est question d'une jeunesse pleine d'espoir et de virtuosité, ces films sont dotés d'une bonne dose d'optimisme et de bravoure. Chez les Britanniques, on dénote une rigueur plus accentuée, guidée davantage par les murs historiques qui accueillent les futurs diplômés; on y aborde beaucoup la littérature et les humanités, comme on a pu le vivre avec Anthony Hopkins dans **Shadowlands** (Richard Attenborough, 1993), où il incarne un professeur tiraillé entre son amour pour une écrivaine américaine et son métier. Pour les cousins français, l'institution universitaire revêt un caractère tout aussi sérieux et la passation des soutenances s'avère une vraie torture, telle que l'a vécue Sophie Marceau dans **L'Étudiante** (Claude Pinoteau, 1988). Au Québec, on a pu observer la liaison d'une jeune femme perturbée avec son professeur d'université dans **Borderline** (Lyne Charlebois, 2009) alors que, dans **Le Déclin de l'empire américain** (Denys Arcand,

manière réaliste en campant son histoire dans une Amérique en pleine débâcle financière. Pour Hanks, qui le réalise et en cosigne le scénario avec Nia Vardalos, il semble que la meilleure façon de se sortir de cette impasse est la connaissance. Bien entendu, la leçon est servie sur une romance avec sa professeure déléguée, Julia Roberts, en tout bien tout honneur, puisque ce sont là deux adultes qui s'apprécient à leur juste valeur et sur un pied d'égalité. Ici, le producteur, réalisateur et acteur donne raison à Simone de Beauvoir qui disait: « Le principal fléau de l'humanité n'est pas l'ignorance, mais le refus de savoir. »

L'ÉCOLE AU TABLEAU

Comme plusieurs films ont su l'illustrer, dès la tendre enfance, l'enfant est astreint à se conformer aux règles établies par les différents niveaux académiques. Alors que Mai 68 revendiquait une réforme en profondeur de l'éducation, que l'Occident a ensuite suivie, on se retrouve, près de cinquante ans plus tard, avec une problématique tout aussi préoccupante. On n'a cessé de refondre les formules pédagogiques, on a laissé les enfants et les adolescents s'exprimer au profit de matières académiques négligées – comme le soulignait subtilement Philippe Falardeau dans **Monsieur Lazhar** (2011) – et l'on assiste à une désaffection de l'apprentissage et à des taux de décrochage alarmants avant la fin de l'adolescence. Encore une fois, l'école est à repenser. Celle que l'on a désirée accessible à tous est devenue un gâchis sans nom. Ceux qui réussissent à en sortir avec quelques notions atteindront peut-être le niveau universitaire. Les plus privilégiés bénéficient d'études dans des écoles privées, avec port d'uniforme et cheveux bien coiffés. Les universités nord-américaines s'avèrent de



Good Will Hunting

1986), on assiste aux élucubrations d'universitaires chevronnés pendant une retraite fermée. Les professeurs sont souvent des personnages adulés dans ces univers scolaires. On leur prête tant la force intellectuelle que la rigueur bien que, parfois, leurs mœurs cachées soient taboues ou sujettes à controverse, ainsi que le montrait l'excellent film scénarisé, produit et réalisé par Tom Ford, **A Single Man** (2009), où Colin Firth interprète un professeur émérite écroulé par le décès accidentel de son conjoint et qu'un étudiant tente d'approcher.

L'ÉDUCATION DES ADULTES

Peu de films ont souligné le retour des adultes sur les bancs d'école. Pourtant, c'est une réalité qui s'avère de plus en plus fréquente. Le décrochage scolaire en hausse, les petits boulots mal payés ou les industries qui licencient leurs employés au terme de plusieurs années de loyaux services forcent beaucoup de travailleurs à y remettre les pieds. Tom Hanks, interprétant le rôle principal dans **Larry Crowne** (2011), s'attarde sur le sujet de

plus en plus inaccessibles et les facultés américaines éméritées sont hors de prix. Il en résulte une strate d'étudiants nantis qui démolit systématiquement la volonté de rendre l'éducation démocratique. En fermant les possibilités d'épanouissement scolaire, la droite néolibérale s'emploie à favoriser uniquement la classe aisée pouvant permettre les meilleures institutions à sa progéniture. Mais à quel prix? De temps à autre, elle se donne bonne conscience en rescapant un surdoué comme dans **Good Will Hunting** (1997) ou **Finding Forrester** (2000), tous deux de Gus Van Sant. Les films des dernières décennies mettant à l'écran le cadre scolaire décrivent à peine cet exode des cerveaux de la classe moyenne et des moins riches. On se contente de souligner à la blague le coût exorbitant des cours ou de montrer les difficultés des quelques étudiants qui combinent travail et études en espérant un avenir prometteur. L'École à l'Écran peut être un décor efficace pour y planter une histoire intéressante. Le sujet peut aussi se prêter à une réflexion plus approfondie, par devoir.